



Aux lecteurs et lectrices,

UN CHEMIN DE PROMESSES. UNE LETTRE DE RECONNAISSANCE

Aujourd'hui, vous lirez un texte de réflexion ayant trait à la vision du prochain (cf. CORTÈS Édouard-Mathilde, **Un chemin de promesses**, Éd. France Loisirs, Paris, 2009, p. 216) et une lettre d'Albert Camus, après réception du prix Nobel de littérature en 1957, à son ancien professeur du primaire en Algérie. Une lettre de ce genre pourrait être écrite à nos maîtresses du primaire dans les écoles de rang à qui nous devons tant. Fructueuse lecture. (Cf. INCHAUSPÉ Paul, **Pour l'école. Lettres à un enseignant sur la réforme des programmes**, Éd. Liber, Mtl, 2007, p. 162).

Au petit jour, la neige a déposé un manteau blanc. Nous enfilons nos cagoules et les gants que mon frère nous a apportés à Istanbul. Le vent nous rattrape sur la route qui nous fait grimper vers les hauts plateaux d'Anatolie. Les rafales nous frappent de face. Nous avançons désormais loin du bruit et du trafic. La lumière s'est adoucie. Jamais elle ne m'a paru si belle. Les deux rencontres familiales ont ranimé ma flamme. Par la bonté de ces hommes, Dieu répond-il à mes angoisses?

- Édouard, tu sais, j'ai repris confiance. Ça va bien!
- Tant mieux. Ça a été dur pour moi aussi. Je ne savais pas comment t'aider.
- Tu étais là. C'est tout.

Quelque chose s'est remis en marche, imperceptiblement. C'est comme si je disais à nouveau ce « oui » qui libère en engageant. Dans l'adversité, j'ai senti une force qui ne venait pas de moi. Il me fallait aller au-delà de mes peurs et de ma souffrance pour prolonger mes pas et avancer au large. Vers la paix, une paix profonde comme celle qui tombe avec la douce lumière du soir sur les plateaux anatoliens.

En observant la neige immaculée du matin, je repense à la parabole orientale que nous a contée Ender, l'histoire d'un jeune homme qui arrive dans un village et demande :

- Comment sont les gens ici?

Un vieillard lui dit :

- Et comment étaient-ils au pays d'où tu viens?

Le jeune répond :

- Ils étaient méchants, froids, cruels, parlant toujours mal de leur prochain. C'est pour cela que je suis parti.
- Ah! dit le vieillard. Ici aussi, tu sais, ils sont méchants, froids et cruels et répandent la colombie.

Quelques jours après vient un autre jeune homme.

- Comment sont les gens dans ce village?
- Comment étaient-ils chez toi? questionne le vieillard.
- Ils étaient tous bons, accueillants, généreux... Je vais beaucoup les regretter.
- Mon fils, dit le vieillard, tu es chanceux. Ici, tu vas rencontrer des gens si bons, si accueillants, si généreux!

Un voisin qui a assisté aux deux conversations s'en prend au vieillard :

- Enfin, qu'est-ce qui t'arrive? Commences-tu à être malade de la tête?
- Non, lui répond le vieillard, les gens sont avec nous selon ce que nous sommes envers eux. Celui qui n'a pas su les apprécier chez lui ne le fera pas ici. Celui qui a su voir la générosité de ses semblables là-bas saura la reconnaître ici.

19 novembre 1957

Cher Monsieur Germain,

J'ai laissé s'éteindre un peu le bruit qui m'a entouré tous ces jours-ci avant de venir vous parler de tout mon cœur. On vient de me faire un bien grand honneur, que je n'ai ni recherché ni sollicité. Mais quand j'en ai appris la nouvelle, ma première pensée, après ma mère, a été pour vous. Sans vous, sans cette main affectueuse que vous avez tendue au petit enfant pauvre que j'étais, sans votre enseignement, et votre exemple, rien de tout cela ne serait arrivé. Je ne me fais pas un monde de cette sorte d'honneur. Mais celui-là est du moins une occasion pour vous dire ce que vous avez été, et êtes toujours pour moi, et pour vous assurer que vos efforts, votre travail et le cœur généreux que vous y mettiez sont toujours vivants chez un de vos petits écoliers qui, malgré l'âge, n'a pas cessé d'être votre reconnaissant élève. Je vous embrasse de toutes mes forces.

Albert Camus

Normand Paradis, s.c., responsable
Pastorale missionnaire diocésaine